

Ravi Shankar Etteth

# La couleur du deuil

*Traduit de l'anglais (Inde)  
par Étienne Menanteau*



Liana Levi

Toutes les notes sont du traducteur.

Titre original: *The Village of Widows*

© Ravi Shankar Etteth 2004

© 2007, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

## 1

L'assassin se réveilla en sursaut, à l'idée du sang qui fumait sur le marbre. L'architecte avait choisi un dallage en pierre du Rajasthan, doux comme le premier sommeil. L'ombre de l'immense jacaranda qui poussait devant la fenêtre à pignon traçait par terre un nébuleux tamis de branches et de feuillage, à travers lequel le sang s'était répandu, puis avait coagulé. Par endroits, l'eau qui s'était mélangée au sang détrempeait le sol en des taches fuchsia constellées de morceaux de la carafe en verre renversée par le meurtrier.

Il alluma une cigarette. Sur le lit, son amant remua et gémit, dans les brumes d'un rêve. L'assassin approcha la main pour caresser la joue familière et aspergée d'eau de Cologne de l'homme recroquevillé sous les draps de satin blanc. Avec l'aube s'estompait le miroitement de la lune, qui faisait pâlir le visage du dormeur.

Le sang avait ruisselé sur le pied sculpté du siège en palissandre occupé par Radama Zafy. Les poings sur les hanches, le visage tourné vers la gauche, du côté de la porte fermée à clé, visiblement surpris, celui-ci s'était violemment cogné le menton sur le dessus de table en cuir rouge. L'écran allumé de son ordinateur portable était couvert de vomi rouge de sang, qui scintillait sur les touches du clavier. Quand le meurtrier s'était penché pour l'éteindre, le curseur clignotait toujours en un petit point vert palpitant, signant l'indifférence de l'électronique face à la mort.

Zafy avait été touché au dos alors qu'il consultait ses e-mails et passait en revue les divers comptes qu'il détenait dans les îles Caïmans. L'arme lui avait percé la peau, traversant sans peine muscles et tissus le long de la colonne vertébrale, sous la cage thoracique, pour atteindre le cœur, avant de lui perforer un poumon et de lui fêler une côte. Il avait été projeté en avant par l'impact.

L'assassin s'effleura machinalement le poing droit et repensa au contact avec l'arme, une arme qu'il s'était fabriquée à dessein, avec le plus grand soin. Il avait alors été éclaboussé par le sang, et il frémit en repensant à cette giclée tiède et vaporeuse qu'il avait reçue sur le ventre et la poitrine nus.

Radama Zafy avait beau n'être que premier secrétaire de l'ambassade malgache à New Delhi, il faisait aussi partie de la famille royale et descendait en droite ligne du roi Andrianampoinimerina et de Ranaivalona, la reine sanguinaire. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'île de Madagascar était devenue une colonie française, mais les possédants avaient mis à l'abri objets de valeur et lingots d'or. Et l'actuel président, Didier Ratsiraka, n'empêchait pas l'élite dirigeante malgache de jouir de privilèges exorbitants.

C'était la fortune de Radama Zafy qui avait décidé l'assassin, dans son jeune âge, à entrer à son service dans sa villa de Toamasina au bord de la mer. Il se souvenait de la première fois où il avait vu son bienfaiteur, assis sur un immense siège en bambou dans la véranda qui donnait sur la plage, au milieu des cris des mouettes qui piquaient dans les vagues miroitantes. Sur la table, il avait reconnu du *koba*, un gâteau de riz à la banane. Zafy avait dû voir l'appétit poindre, car un petit sourire lui avait échappé. Quant à lui, il avait regardé Zafy bien en face, de ses doux yeux noisette bordés de cils sombres.

Celui-ci avait tendu les bras, et il s'y était réfugié comme un canot qui rentre au calme dans un grand port.

Radama Zafy avait été tout à la fois son bienfaiteur et son amant. Dans la journée, il l'envoyait à l'école; le soir, il s'endormait dans ses bras. Il l'avait fait éduquer dans des écoles privées, où il allait le retrouver dans sa chambre dès qu'il avait envie de sa peau métissée. C'était aussi grâce à Radama Zafy qu'il travaillait à présent pour le gouvernement malgache. Son protecteur le considérait comme un bien exclusif, un amant qui lui revenait de plein droit, une possession que lui accordait la tradition, une très ancienne coutume...

L'assassin tira fort sur sa cigarette. Il se sentait enfin libre. Au fil des ans, il n'avait eu de cesse de s'acquitter, au prix d'une solitude analogue à celle d'une concubine tenue secrète, de sa dette envers Zafy, en accablant de caresses une peau vieillissante et jamais rassasiée...

Il n'était pas habitué à tuer.

«Qui l'est?» se demanda-t-il en écrasant sa cigarette dans le cendrier en cristal posé auprès du lit.

En règle générale, les assassins ne sont pas, comme Jack l'Éventreur, des individus habités par un démon insatiable, que l'on ne saurait apaiser qu'en versant le sang. Ce sont des gens ordinaires, devenus des assassins par hasard, pour protéger un être menacé ou pour venger leur innocence perdue. Mais le souvenir du meurtre resterait toujours tapi, comme au fond d'une grotte inhospitalière, un dragon que l'on pouvait à tout moment faire sortir.

«Je ne suis pas un monstre», eut-il la tendresse de se dire, tout bas, en glissant la paume sur sa joue, effleurant du bout des doigts la frange de ses cheveux rebelles, jouant avec la commissure de ses lèvres.

Non, il n'avait rien d'un monstre, se dit-il de nouveau

en un doux et rassurant chuchotis, chapelet de mots qui s'exhalait aux premières lueurs de cette aube d'hiver.

Il n'était qu'un homme, qui protégeait celui qu'il aimait. Désormais, avec ce qu'il avait dérobé à Zafy, son amant et lui auraient toute latitude pour vivre ensemble.

Ils ne retourneraient pas tout de suite à Madagascar. Il pensait d'abord à la Grèce, puis à l'Italie et au Portugal. Tout comme ils avaient fait jadis, Radama Zafy et lui, au temps où l'amour entre eux était vivant. Il se rappelait la chaleur du soleil sur sa peau, allongé sur le sable blanc immaculé de Naxos, tandis que Zafy lui massait le dos avec de l'huile d'olive. De sa bouche avide, de ses doigts pressés et exigeants, Zafy avait consommé son adolescence – tout d'abord mentor et allié, jusqu'au jour où il avait voulu devenir son maître.

«Non», gronda l'assassin au lever du jour, qui attisait lentement les couleurs du flamboyant dans le jardin devant son appartement. Dans le parc, de l'autre côté de la rue, les bordures en pierre de la tombe moghole anonyme commencèrent à rosir.

«Jamais personne ne sera mon maître!» se jura-t-il. Et certainement pas Zafy, qui gisait désormais dans son sang à l'intérieur de son logement de fonction, au sein de l'ambassade malgache située à Chanakyapuri, le périmètre réservé aux diplomates à New Delhi.